

Rencontre

# «La boule à neige est un aimant à histoires, à tendresse»

A la Comédie de Genève, le metteur en scène Mohamed El Khatib et l'historien Patrick Boucheron offrent une histoire merveilleusement joueuse d'un objet aussi populaire que déconsidéré

Alexandre Demidoff

«**M**ais qu'est-ce qu'on va penser de nous?» s'inquiète l'historien Patrick Boucheron. Mohamed El Khatib vient de chanter une chanson à la gloire de Saddam Hussein, un air que son père, communiste, aimait chanter. Vous êtes au cœur de *Boule à neige*, assis dans un amphithéâtre miniature circulaire, dans l'un des ateliers de la Comédie de Genève. Sur la rambarde, des boules à neige en cortège vous font de l'œil. Impossible de leur résister. Vous voilà piégé comme un gamin.

Si vous êtes captif ainsi, égayé et instruit, libre de musarder en pensée, c'est la faute de Patrick Boucheron et Mohamed El Khatib. Professeur de rêve, le premier enseigne au Collège de France, a dirigé une *Histoire mondiale de la France*, renversant au passage un certain nombre de perspectives, et a coécrit la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques à Paris. Le second signe depuis dix ans des spectacles qui honorent des personnalités que nos sociétés ignorent, une femme de ménage dans *Moi, Corinne Dadat*, des supporters du Racing Club de Lens dans *Stadium*, des aînés dont on ne veut pas connaître les démons de midi dans *La Vie secrète des vieux* – à la Comédie aussi la semaine prochaine.

Cernés par une myriade de paysages miniatures où la tour Eiffel voisine avec le Vésuve ou le Parthénon, ils élaborent une fantastique histoire d'un objet jugé souvent dérisoire ou pathétique, le réhabilitant dans sa fonction mémorielle et symbolique, l'inscrivant surtout dans nos mythologies affectives, comme l'essayiste Roland Barthes a pu le faire dans ses fameuses *Mythologies*. Ces dômes en verre seraient notre enfance portative, souffle Patrick Boucheron. Il existe une très sérieuse société internationale des collectionneurs de boules à neige. Pour prétendre en faire partie, il faut en posséder 3000 au moins. Vous avez dit kitsch? Allons, allons, un peu de sérieux...

**Comment est née cette ode à la boule à neige?**

**P. B.:** Une amie commune m'a proposé de faire un spectacle avec Mohamed. Il m'invite à venir voir son dialogue avec le cinéaste Alain Cavalier à Nanterre et je suis séduit. Pendant plusieurs mois, nous cherchons le sujet qui pourrait nous réunir. Je suis un spécialiste de l'image médiévale et de la Renaissance, on aurait pu partir sur cette base-là, mais je ne voulais pas que le théâtre soit une mise en scène de ce que je sais déjà, y compris de moi. Un jour, nous avons parlé des boules à neige à propos des Gilets jaunes.

**Mais quel était le lien avec les Gilets jaunes?**

**M. E. K.:** La question du goût. Nous étions frappés par les commentaires méprisants sur les références culturelles des Gilets jaunes. On s'est moqué de leur gilet, justement, qui attesterait que les classes populaires ont par définition mauvais goût. Mais qui décide cette échelle? Une élite économique, des riches collectionneurs. Nous voulions interroger sociologiquement la construction du goût. Et il nous a semblé cocasse de prendre un objet très peu valorisé et de l'étudier avec sérieux, de lui donner ses lettres de noblesse jusqu'à en faire un objet d'art.

**Pour l'historien que vous êtes, qu'est-ce que la boule à neige?**

**P. B.:** Elle entre naturellement dans mon champ d'historien de l'édifice, de la monumentalité, du pouvoir de l'image. J'étais donc partant à deux conditions. Il fallait qu'il n'y ait rien d'intimi-

dant dans l'historiographie sur le sujet. C'était le cas! L'objet est d'ailleurs trop méprisé pour faire partie du marché de l'art. Nous pouvions dès lors non seulement enquêter, mais imaginer, émettre des hypothèses.

L'autre condition, c'est qu'on ne voulait pas que les collectionneurs que Mohamed et son équipe ont filmés fassent rire à leurs dépens. On a testé à Nantes une maquette du spectacle, une vidéo pour s'assurer que les spectateurs ne les regarderaient pas de haut.

**M. E. K.:** Après tout, ils ont les mêmes névroses que les collectionneurs d'art!

**Qu'est-ce qui vous a surpris au cours de cette enquête?**

**P. B.:** J'ai découvert combien cette cloche de verre était un aimant à histoires, un réservoir de tendresse, comme il est facile d'y mettre toutes nos émotions, comment elle en devenait le réceptacle.

**M. E. K.:** J'ai été frappé par la diversité des collectionneurs. J'avais un préjugé, je pensais qu'ils seraient essentiellement issus des classes populaires, c'est le cliché du film *Le Dîner de cons*, avec son collectionneur de boîtes d'allumettes. Mais autant en Europe qu'aux États-Unis, j'ai rencontré des amoureux de tous milieux, ce qui mobilise des histoires très différentes. Et puis j'ai découvert avec amusement que je parlais hyper-sérieusement d'un objet hyper-ridicule, en développant une approche économique, sociologique, chimique pour la fabrication de la neige. J'en parle comme d'un tableau de Cézanne. L'objet nous a eus!

## «J'ai 91 ans et j'ai envie de faire l'amour tous les jours»

**Mohamed El Khatib a réuni des seniors qui confessent leurs fantasmes dans un spectacle aussi aimant que troublant, à voir à la Comédie**

Tendres sont leurs nuits. Car le diable au corps n'a pas d'âge. Jacqueline Juin a présenté jadis le journal télévisé en Belgique et sa diction est parfaite. C'est elle qui ouvre *La Vie secrète des vieux*, à la Comédie dès la semaine prochaine, elle qui s'exclame dans son fauteuil roulant, digne comme une reine mère: «J'ai 91 ans et j'ai envie de faire l'amour tous les jours. Ce qui me manque, c'est de ne plus embrasser quelqu'un sur la bouche.»

Trop vert? Trop cru? Trop impudique? Libre en vérité, désarçonnant, transgressif, c'est-à-dire tendrement vivant. Depuis ses débuts il y a une quinzaine d'années, Mohamed El Khatib, sociologue de formation, réévalue nos vies minuscules. Il ne cache rien de leurs misères, mais il en éclaire toujours la dignité. Alors que le covid transforme les Ehpad en citadelles assiégées, une directrice d'établissement de Chambéry lui propose de travailler avec ses pensionnaires. Il imagine un atelier qui porterait sur la mémoire et son érosion.

Mais un matin, une femme lui parle sans gêne ni tabou de sa vie intime. «On condamne ces vieux, ces vieilles comme ils s'appellent eux-mêmes, à ressasser leur passé, raconte Mohamed El Khatib. Or ils ont aussi envie de se projeter dans l'avenir.» L'artiste cherche alors des seniors prêts à



Patrick Boucheron (à gauche) et Mohamed El Khatib. Le premier enseigne l'histoire au Collège de France, le second signe des spectacles qui honorent les invisibles. (David Wagnières pour Le Temps)

**P. B.:** L'historien Marc Bloch dit que l'histoire sert à parler du même ton aux doctes et aux écoliers, c'est-à-dire à ceux qui savent et à ceux qui ne savent pas encore. Je crois à cela, qu'on peut parler avec la même rigueur du stérilet et du saint suaire, ce que j'ai fait d'ailleurs dans une émission pour Arte, *Faire l'histoire*. Cette règle est valable pour les personnes. Mohamed agit ainsi dans son théâtre, il s'intéresse à une femme de ménage comme au cinéaste Alain Cavalier. Je fais désormais partie de sa collection, je suis sous cloche et j'en suis honoré! Il me considère autant qu'un supporter du Racing Club de Lens. Ce n'est pas rien par les temps qui courent.

**Quel est l'enjeu de votre théâtre, Mohamed?**

**M. E. K.:** Je cherche des alliés pour raconter une histoire populaire de l'art ou plutôt une histoire de l'art du mépris. Car il s'agit bien de lutter contre le mépris plus ou moins inconscient qui consiste à rejeter ceux qui ne seraient pas initiés. J'aspire artistiquement à quelque chose d'assez premier degré sous-tendu par l'empathie, l'amour des autres dans une période où on a tendance à créer du mépris très facilement. L'enjeu aujourd'hui n'est pas d'ordre formel, mais politique. Je voudrais renouveler l'adresse, qu'un spectacle comme celui-ci puisse être reçu par les experts du XIXe siècle comme par quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds dans un théâtre.

**Les collectionneurs de boules à neige ont-ils vu le spectacle?**

**P. B.:** Tous, sauf l'Américain. On attendait leur verdict avec une certaine inquiétude.

**M. E. K.:** Ils n'imaginaient pas qu'on les traiterait avec autant de sérieux.

**P. B.:** Il y a un effet d'accréditation dont on se méfiait. On ne voulait pas participer à la gentrification de cette passion collectionneuse, que les gens se disent que c'est chic. Le théâtre de Mohamed a comme adversaire principal le second degré. Il ne parle pas pour dire autre chose. J'ai été baigné, jeune, par une langue ironique, voire cynique, celle de Canal+, de *Nulle part ailleurs*, de *Charlie Hebdo*. Mais j'ai réalisé que ce ton-là était une guerre aux pauvres. Une expérience comme celle que me propose Mohamed m'a délivré de cette langue maternelle. Il faut se méfier de nos bonnes intentions: une certaine gauche culturelle prône aujourd'hui la vie bonne, mais cet

«*La Vie secrète des vieux*», du 12 au 15 déc.; rens. [www.comedie.ch](http://www.comedie.ch)



idéal ne correspond pas aux conditions d'existence de la plupart des gens.

**Patrick, cette expérience vous a-t-elle changé?**  
**P. B.:** Quand j'ai commencé, je pensais que c'était un divertissement, que ça n'avait rien à voir avec mon activité de chercheur et que ça allait me détendre. Or aujourd'hui je considère notre performance comme étant à parts égales une œuvre de Mohamed et un travail d'historien. C'est vraiment nous. Depuis 2020, je suis assez médiatisé. Je craignais qu'on vienne voir deux noms côte à côte. Mais le théâtre est un monde innocent. Beaucoup de gens ne savent pas que je suis historien. Rien ne me fait plus plaisir.

**Si vous deviez fabriquer votre boule à neige...**  
**M. E. K.:** On a voulu en faire une, pour que les gens repartent avec. On a imaginé y mettre un petit théâtre d'anatomie, une boule à neige dans la boule à neige. Mais on n'a rien trouvé de satisfaisant. Ma préférée, c'est celle où il n'y a que de la neige, celle qui s'offre dans toute sa pureté, dépouillée de tout artifice.  
**P. B.:** A la fin du spectacle, Mohamed veut honorer sa mère décédée avec une boule à neige de La Mecque. Mais elle n'existe pas, même s'il en sort une, carrée. Ce qui m'intéresse en tant que chercheur et homme, c'est la boule qui manque. C'est ma façon d'être dans le monde.

**Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez?**  
**M. E. K.:** J'ai beaucoup offert *Rester barbare* de l'essayiste Louisa Yousfi. Elle se définit comme franco-algérienne et elle réfléchit, en s'appuyant sur l'œuvre de Kateb Yacine, à la perversité de ce trait d'union qui fait que le second terme – algérien en l'occurrence – est toujours avalé. J'offre aussi beaucoup *A la ligne* de Joseph Ponthus, parce que le récit est beau et parce qu'il y a peu de livres sur le monde ouvrier.  
**P. B.:** Jeune, j'offrais *Gros-Câlin* d'Emile Ajar. Aujourd'hui, Vladimir Nabokov est l'auteur que je partage avec le plus de joie. Il a dit un jour, avec l'immodestie qui le caractérisait, qu'il était un grand écrivain dans deux langues absolument incompatibles, le russe et l'anglais, et qu'il était unique en son genre. De lui, j'offre *Autres Rivages* et *Ada ou l'ardeur*, des œuvres qui ont à voir avec l'enfance, le souvenir, son effacement. ■

«Boule à neige», Comédie de Genève, jusqu'au 13 déc.

En apesanteur

## A la Fondation Baur, Uehara Michiko tisse l'air et le vent

«Plus léger que l'air», c'est le titre de la nouvelle exposition et l'esprit des œuvres présentées au musée genevois des arts d'Extrême-Orient: des tissus aériens, délicats et intenses qui volent parmi les libellules et les fleurs de cerisier

Eléonore Sulser

**E**n dialecte d'Okinawa, «aile de libellule» se dit «akezuba». Ce mot évoque, raconte et concentre la trajectoire et l'art d'une artiste étonnante, Uehara Michiko, dont on peut admirer, ces jours, les œuvres éblouissantes à la Fondation Baur. La nouvelle exposition du musée genevois des arts d'Extrême-Orient s'intitule *Plus léger que l'air*. Elle a pour sous-titre: *Le vol de la libellule*.

Chatoyants, parés de couleurs subtiles issues de teintures végétales, les tissages de Uehara Michiko sont unis ou arborent des motifs simples, présentent d'infimes variations de blanc, de bleu, de paille, de brun. Etoffes de soie, parfois de fibres, leur légèreté et leur transparence donnent l'impression qu'elles sont composées d'«air tissé», selon une formule de l'artiste.

### Le courage, la force, la victoire

Avec les ailes de libellules, ces étoffes partagent la finesse, le raffinement, l'incroyable apesanteur. Mais elles portent aussi la symbolique de l'animal dans le Japon traditionnel, qui n'a rien de mièvre ou d'éthéré. On le constate dans les vitrines de l'exposition, la libellule, motif récurrent des arts japonais, figure souvent sur des objets guerriers, comme cette garde de sabre. L'insecte incarne le courage, la force, la victoire, la transformation et la résurrection, souligne Laure Schwartz-Arenales, spécialiste du Japon, commissaire de l'exposition avec Shukuko Voss-Tabé, et directrice de la Fondation Baur. La libellule est aussi, parfois, une image du Japon lui-même.

Cette tension entre l'aspect aérien, l'élégance de l'insecte et la force symbolique dont il est porteur, est au cœur du travail d'Uehara Michiko. Car ses œuvres diaphanes ne s'obtiennent qu'au prix d'un engagement entier dans le filage, le tissage, la teinture, d'un travail à la fois audacieux et acharné qui requiert une concentration, une force et une endurance singulières.

Le fil de soie – que l'artiste produit elle-même, dévidant, parfois à mains nues les cocons de vers à soie – possède, lui aussi, malgré sa ténuité, une solidité remarquable. A épaisseur égale, nous dit le catalogue qui accompagne l'exposition, la soie est plus résistante que le fer. Uehara Michiko en a fait l'expérience, lorsque en 2006 elle tisse un fil issu d'une seule bave de vers à soie, quasi-invisible à l'œil nu et infiniment plus fin qu'un cheveu, créant 3 *deniers-blanc* une étoffe de 3 mètres et demi de long, sur 40 centimètres de large. Un travail si léger que, lancé en l'air, il ne retombe pas immédiatement à terre. Un premier chef-d'œuvre. A Genève, c'est *Touche céleste* (1999), une étoffe dont on dirait qu'elle est tissée de vapeur blanche, qui s'en approche le plus.

Okinawa, où est née et travaille l'artiste, n'est pas n'importe quelle île. Situé à l'extrême sud du Japon qui l'annexe en 1879, l'ancien royaume insulaire de Ryukyu, au carrefour de routes maritimes, a développé un esprit propre, ouvert à ses voisins proches ou lointains, la Chine, l'île de Taïwan, la Corée, les pays d'Asie du Sud, les Philippines, Java, la Thaï-



«Corail bleu», 2010. Motifs «tatewaku» (vapeur montante), soie dévidée à la main, indigo des Ryukyu. (Uehara Michiko, Nema Yoshikazu)

lande. Cet emplacement stratégique a aussi fait son malheur: en 1945, la bataille d'Okinawa décime un tiers de la population et jusqu'en 1972, l'île passe sous autorité américaine. Mais c'est l'art textile traditionnel d'Okinawa, découvert au Musée de l'artisanat japonais à Tokyo, où elle étudiait, qui ramène Uehara Michiko vers l'art du tissage et vers son île d'origine, où elle installera son atelier dans les années 1970.

### Dialogue avec le réel

Certes son art est un artisanat, certes l'influence des pratiques zen est perceptible dans l'attention portée à la nature, les gestes maîtrisés et infiniment répétés, la concentration nécessaire: «L'œil devient la main, la main devient le cerveau et le cerveau devient l'esprit, la pensée et l'âme», écrit Uehara Michiko, décrivant sa pratique comme une quête «au-delà de soi-même». Mais cet art s'inscrit aussi clairement dans une volonté de créer des œuvres singulières, marquantes, en dialogue avec le réel et d'autres artistes.

Miyagawa Tomomi, conservatrice au Musée d'art moderne de Kyoto, raconte, dans le catalogue, la rencontre décisive de Uehara Michiko avec le travail de l'artiste polonaise Magdalena Abakanowicz, exposée au Japon dans les années 1990. Si les grands «Abakans» – qu'on a pu voir en 2023 au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne dans *Abakanowicz. Territoires textiles* – sont dans leur dimension, leur épaisseur aux antipodes des tissus créés par l'artiste japonaise, ils partagent cependant avec eux une présence puissante, qui conserve la trace du geste créateur et semble capable de dialoguer avec des forces invisibles:

«Le souvenir de ma rencontre avec les œuvres de Abakanowicz m'a profondément émue et il est resté gravé dans mon esprit comme une marque de confirmation de mon propre travail», dira Uehara Michiko.

### Un périple inoubliable

L'histoire, la tradition, l'art, les lointains, les vents, les vagues, la respiration, les effluves et les couleurs de la végétation traversent l'atelier d'Okinawa où Uehara Michiko tisse ses pièces. En témoigne *Mousson*, un autre chef-d'œuvre présenté à Genève, une «tapisserie», longue de 24 mètres et large de 80 centimètres, qui associe des fibres végétales venues de Chine, d'Inde, des Philippines et d'Okinawa. Uehara Michiko l'a tissée d'une traite du printemps à l'automne, durant le confinement de 2022. Ses variations de coloris, ses ondulations, ses dimensions, en font, comme d'autres pièces exposées à la Fondation Baur une étonnante sculpture mouvante, légère et puissante.

On retrouve dans les œuvres de cette artiste japonaise une finesse et une maîtrise technique dont témoignent les objets collectionnés par Alfred Baur. L'exposition raconte aussi, autour des pièces arachnéennes de Uehara Michiko, un voyage au Japon, fait il y a cent ans, au printemps 1924, par Alfred Baur et son épouse. Un périple gravé à jamais dans la mémoire du collectionneur genevois qui, chaque année, se souviendra avec nostalgie des cerisiers en fleur. ■

«Plus léger que l'air. Le vol de la libellule», à la Fondation Baur à Genève, jusqu'au 2 février 2025.